

The Class : **Kunstenfestivaldesarts**

Intervenant.e.s

Anne Watthee / médiation des publics au Kunstenfestivaldesarts

Daan Simons / De Veerman autour du projet *The Class*

Propos recueillis par **Sébastien Marandon**

—

Tandis que les élèves de la première génération de *The Class* présentent l'aboutissement de leur projet avec Anna Rispoli (voir *Close Encounters*¹), une seconde génération se met en place. Pendant trois ans, les élèves qui se trouvent actuellement en quatrième secondaire de l'Institut Sainte-Marie et de l'Atheneum Brussel venant de l'enseignement néerlandophone et francophone Bruxellois s'engagent à apprendre à mieux se connaître mutuellement, tout en se plongeant dans le monde de l'art contemporain. D'année en année, leur collaboration va s'intensifier pour aboutir à un projet artistique durant l'édition 2021 du Kunstenfestivaldesarts. Pendant cette première année, les deux classes ont assisté à la représentation scolaire de *Tú amarás*, un spectacle de théâtre de la compagnie Chilienne, Bonobo.

Daan Simons est le responsable de l'association De Veerman qui a suivi la première génération pendant trois ans. De Veerman est une association artistique multidisciplinaire qui met en place différents projets, toujours dans une optique d'éducation et de participation. Pour ce faire, ils collaborent avec diverses institutions artistiques.

Anne Watthee travaille au Kunstenfestivaldesarts en tant que responsable de la médiation des publics ; avec Daan, elle a initié et suivi le projet *The Class* depuis trois ans.

—

L'une des grandes spécificités de ce projet Art/École est la volonté du Kunstenfestivaldesarts de faciliter une collaboration bilingue. Est-ce que ça a été facile ?

Daan Simons : Comment fabriquer un lien bilingue ? La réalité sociolinguistique de Bruxelles, c'est une région bilingue institutionnellement mais où le français domine largement et en particulier chez les jeunes. Sur les trois ans, notre approche a sensiblement évolué. Au départ, nous avons tenté d'installer un vrai bilinguisme

1. Voir : <https://www.kfda.be/fr/programme/close-encounters>

avec toute une série de dispositifs pour permettre une vraie égalité des langues. Puis, progressivement, nous nous sommes rendus compte de la difficulté d'un tel traitement égalitaire compte tenu de la taille, des exigences et des contraintes du projet. Par exemple, les élèves néerlandophones ne parlaient pas spécialement néerlandais à la maison. Le français s'imposait naturellement dans les conversations parfois au détriment de la minorité néerlandophone. De plus, vouloir à tout prix maintenir une sorte d'égalité des langues s'est avéré artificiel sur la longueur et entravait d'autres objectifs importants du projet comme paradoxalement la rencontre des élèves, le projet artistique. Enfin, en troisième année, l'intervenante, Anna Rispoli, est une artiste francophone, donc cette question du bilinguisme est un peu passée au second plan en grande partie pour des raisons pragmatiques et pratiques.

Anne Watthee : Effectivement, le festival a dès le début voulu initier une collaboration bilingue – c'est-à-dire entre une organisation (ou institution) francophone et néerlandophone. Par ailleurs, le but n'a jamais été de « faire un projet de langues ». Dès le début, nous avons clairement signalé qu'il s'agissait de rapprocher/se faire rencontrer des élèves, des profs et des directions qui ne se côtoient pas au quotidien ; il ne s'agit donc pas d'un projet d'apprentissage du Français ou du Néerlandais. En tant qu'institution bicommunautaire, on remarque que les collaborations culture-école sont fréquentes, mais qu'elles dépassent rarement « la frontière linguistique », même au sein d'un même territoire – Bruxelles. Nous avons donc souhaité instaurer ce réflexe bilingue que nous avons pour tous nos projets. Le fait que – au cours des 3 années – la répartition des langues ne soit pas « paritaire » n'a donc jamais été un réel souci pour nous. Nous sommes bien conscients de la réalité des jeunes Bruxellois pour qui le mix des langues est beaucoup moins compliqué et « contre-nature » que pour les institutions ou les générations qui les précèdent.

—

Est-ce que, d'une certaine manière, un projet entièrement bilingue est utopique ? Et de quelle utopie s'agit-il ?

Daan Simons : Pour comprendre ce projet, il est important d'avoir à l'esprit que ce projet ne fait pas collaborer uniquement des jeunes avec un artiste ; mais fait surtout collaborer des jeunes au sein d'une école, c'est-à-dire des jeunes qui sont aussi des élèves. Il est donc très important, et nous en avons pris progressivement conscience, que ce qui se passe au sein des écoles – même si, en soi, cela ne semble rien à voir avec le projet *The Class* – a des conséquences tangibles dans le champ de la création collective, et en particulier lors de cette dernière année où les enjeux sont devenus beaucoup plus importants pour les différents acteurs. Pour revenir à la question initiale, dès le départ, un des objectifs du projet était d'expérimenter le mixte, le pluriel, la diversité bruxelloise : les différentes idées, valeurs, mœurs, les points de vue plus orthodoxes et d'autres plus libres. Comment vivre ensemble ? Comment coexister ? Comment prendre le temps de faire

connaissance ? De s'apprécier, de se respecter afin de construire sur une durée un projet commun et collectif malgré les langues, les différences ? Cela s'est avéré être très compliqué pour une multiplicité de raisons que nous ne soupçonnions même pas au départ. En premier lieu, les problèmes scolaires se sont invités dans le projet. Comment concilier les horaires, l'organisation du temps et des espaces scolaires avec les exigences d'un processus de création professionnelle ? La logique de l'école n'est pas la logique de l'artiste. La logique des collègues enseignants n'est pas celle du Kunstenfestivaldesarts. Comment faire vivre ensemble des exigences scolaires d'examen, d'acquisition de connaissances et de compétences et la *deadline* d'un spectacle programmé fin mai 2019 ? Comment harmoniser les calendriers des écoles néerlandophone et francophone et de l'artiste ? Quel focus privilégier ? La création, la volonté de développer l'opinion personnelle et la créativité ou la réussite des examens qui exige une certaine répétition et du travail à la maison ? Comment les élèves et leurs parents ont-ils géré la pression, les injonctions parfois contradictoires des différentes institutions ? Dès lors, l'utopie a fini par ressembler à une sorte d'*iceberg* où la partie émergée du bilinguisme a révélé progressivement une profondeur insoupçonnée. Moi et mes collègues de De Verman on a donc dû transformer et aménager nos objectifs de départ. On a dû aussi faire des choix devant l'ampleur du projet. En particulier, nous sommes aussi devenus des coordinateurs, des courroies de transmission et des amortisseurs, chargés de faire les liaisons et d'assurer la stabilité des ponts entre les différents acteurs : artistes, enseignants, directions, élèves. Comment faire coopérer ces différentes organisations et cultures qui ont chacune des objectifs et des attentes différentes ?

Anne Watthee : Utopie ? Peut-être. Mais ce n'est pas parce que les choses sont compliquées qu'on ne peut pas les tenter, évidemment ! J'aime beaucoup la phrase « Si on pense tous qu'on ne peut pas changer le monde, on finira tous dans un monde qui n'aura pas changé. » Je pense que dans le cas de *The Class*, l'utopie que vous nommez est un peu la même que celle qui est au cœur de la mission du Kunstenfestivaldesarts – créer des collaborations au-delà des « frontières linguistiques » des institutions, malheureusement encore toujours présentes pour des raisons de politiques culturelles différentes. Heureusement, la question de la langue est beaucoup plus compliquée en théorie et au niveau institutionnel qu'en pratique et au niveau humain.

—

Comment The Class est-il aussi une expérience collective ? Expérience au sens d'expérimentation, de processus et aussi d'investigation vers des territoires encore largement inexplorés ?

Daan Simons : Une chose importante est de veiller à maintenir un équilibre entre la confiance, la sécurité et une prise de risque, la plongée dans l'inconnu. Anna Rispoli, dans son processus de création avait besoin d'expérimenter, d'essayer de nouvelles choses, de plonger les élèves dans un processus risqué au sens

où ils étaient tous embarqués vers une destination inconnue. Mais d'un autre côté, pour qu'un collectif puisse vivre, il a besoin de stabilité et de sécurité. La confiance se construit lentement en particulier avec des jeunes dont la création n'est pas le métier et qui sont embarqués par le truchement d'un projet scolaire dont le premier objectif n'est pas de produire des spectacles mais de certifier des compétences... Il y a donc une sorte de position impossible à tenir entre les besoins de sécurité et de liberté.

Dans le même ordre d'idées, une classe est constituée d'individus avec des caractères différents. J'ai remarqué que les ateliers artistiques, les rencontres entre élèves, les visites et les rencontres avec des artistes favorisaient souvent un profil particulier d'élèves souvent au détriment des plus timides, des moins expansifs ? Éviter que cela se produise demande donc de la vigilance.

Une autre limite, c'est que durant ces trois années, les élèves n'ont pas eu vraiment « le choix ». On parle d'engagement mais il s'agit d'un engagement obligatoire. En même temps, il s'agit d'une liberté relative puisque le projet se déroulait pendant les heures de classe. Cela pose la question de l'attachement des élèves au projet ? Qu'est-ce qui compte ? Qu'est-ce qui m'attache, qui me lie à cette aventure ?

Anne Watthee : Je suis entièrement d'accord avec Daan. J'ajouterais que pour le Kunstenfestivaldesarts et De Veerman aussi, il s'agissait de s'aventurer sur un territoire inconnu. Depuis que je travaille au festival (en 2012), c'est le premier projet où, en tant qu'organisation, nous avons tellement été confrontés à la réalité de nos partenaires. Comme le disait déjà Daan, l'écosystème de ce projet a été influencé par chaque partenaire. La réalité (changeante) de chaque acteur a influencé le processus collectif – que ce soit de l'ordre des doutes de l'artiste, des relations tendues entre élèves, la fatigue d'un prof, le changement de direction d'une école ou du festival, etc. Pour moi, personnellement, c'est ça qui rend ce projet tellement riche. Au niveau de sa programmation artistique, le Kunstenfestivaldesarts invite systématiquement ses usagers/son public à faire un pas en dehors de sa zone de confort – et à prendre des risques ; à se confronter à des réalités différentes. Je suis très heureuse que notre organisation fasse aussi les mêmes pas ! Je suis convaincue que c'est une des seules façons pour les institutions culturelles de rester pertinentes – en se confrontant et s'adaptant à la réalité des personnes qu'elles souhaitent impliquer ; en essayant de construire et questionner nos réalités ensemble.

—

Pour parler de cette expérience collective, tu parles de place, de positionnement ? Comment définirais-tu la place de De Veerman ?

Daan Simons : Au départ, les objectifs de De Veerman étaient clairs : il s'agissait de développer chez les élèves une réflexion sur ce que veut dire « être un spectateur ». De les aider à réfléchir et à se situer par rapport aux spectacles de l'art vivant contemporain. Puis comment permettre aux élèves de se faire leurs propres opinions. Mais aussi de les sortir de leur zone de confort, les pousser à

découvrir autre chose. Puis, nos taches se sont rapidement diversifiées. Surtout pour la troisième année et à la demande du Kunstenfestivaldesarts. De Veerman est littéralement devenu l'intermédiaire entre les nombreuses parties impliquées : d'abord la coordination qui est fondamentale entre les différentes institutions. Discuter avec les directions des deux écoles en amont afin d'aménager, de prévoir les emplois du temps en fonction des contraintes de la création et des examens. Construire un climat de confiance, permettre que les différents acteurs puissent se voir régulièrement malgré les agendas. Tenir compte des places respectives, des attentes différentes. Favoriser les rencontres, les échanges. Faire de la communication, avec les directions, l'artiste, les enseignants, organiser les emplois du temps en fonction des contraintes de la création et des examens. Les taches d'accompagnement se sont donc beaucoup élargies. Et surtout notre rôle a été de surveiller la qualité de la co-création ce qui a nécessité beaucoup de réunions, de consultations afin de tenir compte de l'ensemble des perspectives.

—

Comment définirais-tu la place de l'artiste dans ce processus de trois ans ?

Daan Simons : C'est compliqué. Je pense qu'il y a eu deux moments différents sur ces trois ans. Les deux premières années où De Veerman a accompagné les deux classes en fournissant aux classes un accompagnement sur mesure avec des artistes qui sont venus donner des ateliers, mais aussi former le regard des élèves sur les différents spectacles qu'ils ont vu. J'insiste sur le fait que ce sont de véritables artistes qui ont mené différents workshops dans différents lieux de Bruxelles avec les élèves. Je pense que sans le travail des artistes de De Veerman, c'est-à-dire leurs supervisions avec les élèves, sans ce travail de longue haleine, sans cette ouverture à l'imaginaire, la dernière année et la rencontre avec Anna Rispoli et ses exigences auraient été impossible.

En 3^{ème} année, le rôle de l'artiste est passé de celui qui invite et tente de placer les choses, à celui qui fait – ensemble avec eux. Cela change également le rôle des élèves, qui passent du rôle de participant à un atelier à celui de co-auteur, de co-créateur d'un résultat artistique. Et là, comme c'est souvent le cas dans un processus artistique – heureusement – on ne sait pas toujours où l'on va. Chercher ensemble, choisir, échouer, essayer, apprendre, et tout cela encore et encore, c'est un processus fascinant pour les différentes parties impliquées.

Lorsque l'on parle d'artiste en troisième année, il est également important de savoir que c'est une équipe artistique qui a réalisé ce projet ensemble. Chacun avec des antécédents différents et des rôles différents.

—

Après le spectacle un premier bilan ?

Anne Watthee : Il est toujours assez compliqué de faire un « bilan » d'un projet artistique dont le processus est tout aussi (et même plus ?) important que le « résultat » expérimenté par les spectateurs... J'ai trouvé cette première édition

de *The Class* extrêmement riche personnellement et professionnellement au sein de l'organisation pour laquelle je travaille. Je suis convaincue que c'est grâce à ce type de projet – où on essaie de créer quelque chose ensemble – et de rassembler/confronter des logiques et des mondes différents – qu'on réussit à semer des graines pour un tissu urbain et sociétal plus soudé.

Daan Simons : J'ai pensé que c'était un projet enrichissant, en partie à cause du défi que représentaient les nombreuses parties concernées. Le processus et le résultat sont en effet liés. Nous montrons au festival, mais comme Anne l'a dit, le processus est peut-être encore plus important.

C'était un projet très intense, pour tout le monde, mais le fait de continuer à travailler ensemble, de se donner une chance, de connaître et de comprendre le point de vue d'une autre personne, les différentes langues, mais aussi celles de l'éducation et des arts qui se questionnent et se défient constamment. C'est ce qui me fascine personnellement, me met au défi et me pousse à continuer à travailler.

—

Qu'attends-tu de The Class 2 ?

Anne Watthee : Clairement, quelque chose de totalement différent ! Cette année, nous avons rencontré les deux classes de la seconde génération pour la première fois. L'élan de départ du projet est déjà fort différent par rapport à celui de la première génération. Les écoles (et donc les élèves) impliquées ont des démarches pédagogiques très différentes des deux écoles avec lesquelles nous avons collaborées jusqu'à présent – et cela se ressent déjà maintenant. Par exemple : les élèves ont eux-mêmes réfléchi et mené le premier atelier – pour faire connaissance les uns avec les autres. (Ce n'était donc pas organisé par les profs ou par des animateurs.) Et juste ça, la dynamique est déjà différente !

Pour la suite, ensemble avec Daan, nous avons déjà cerné quelques nouvelles envies – qui découlent de notre expérience avec la première génération : on souhaite donner plus de temps aux élèves, profs et aux artistes pour apprendre à se connaître et pour créer ce climat de confiance, dont Daan parlait. Et surtout pour prendre le temps de comprendre les préoccupations des jeunes au sein d'une co-création. On souhaite jouer avec la réalité linguistique plurielle des jeunes. On aimerait aussi – s'ils le veulent, évidemment – trouver une façon d'impliquer les profs dans le processus artistique – pas seulement comme accompagnateurs, mais comme co-créateurs, ensemble avec les élèves. *To be continued*, à la rentrée !